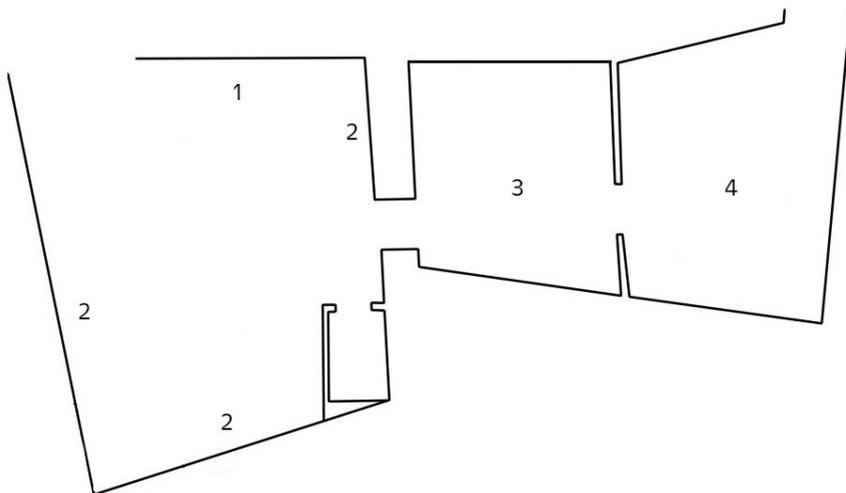


Plan des salles



CENTRE D'ART

1..... Le petit jardin – 2025

tissage de lirette et lirette sur grille
100 x 120 cm

2..... Les planches – 2025

cinq tissages de lirette et PMMMA découpé
60 x 90 cm chaque

3..... Les fleurs continuaient de pousser – 2025

lirettes sur grilles plastique, serre
300 x 400 x 200 cm

4..... La chambre de Chloé – 2025

tissage de lirette, plastique, lit, huiles essentielles
800 x 150 cm

SHOWCASE

Créations collectives réalisées avec les complices de l'IME La providence de Saint-Laurent-en-Royans, La Dynamo de Saint-Antoine-l'Abbaye et les participant·e·s aux ateliers et stages organisés par La Halle à l'occasion de l'Été culturel 2024.

Le vent se frayait un chemin parmi les feuilles et ressortait des arbres
tout chargé d'odeurs de bourgeons et de fleurs.

Boris Vian, *L'écume des jours*

Formée aux arts appliqués, au design textile tout particulièrement, Delphine Dénéréaz développe une pratique artistique qui renoue avec la tradition de la tapisserie et du tapis de lirette. L'artiste reproduit les mêmes gestes sur les mêmes métiers que des générations de tisserand·e·s ont manipulés pendant des siècles, partout dans le monde. Si les techniques et les outils n'ont pas profondément évolué depuis les temps anciens, Delphine Dénéréaz innove par les figures, les motifs et les matières qui sont tressés dans ses compositions.

Soucieuse de l'impact de sa production, elle utilise uniquement des tissus réemployés, des rebuts de l'industrie textile ou de la *fast-fashion*. Ainsi des matériaux considérés comme nobles peuvent être entrelacés avec des rubans nylons aux couleurs criardes. Avec spontanéité et un peu d'irrévérence, elle tisse des œuvres minutieuses et précieuses avec des matières ordinaires, avec ce qui reste ou ce qui n'est plus jugé de valeur...

L'artiste adopte une attitude à la fois de filiation et de transformation vis-à-vis du tissage. Dans ses images, elle fait rentrer des symboles visuels identifiables (objets familiers, logos...) tirés des cultures contemporaines. Elle renoue avec la tradition tout en la contaminant avec des références singulières, ancrées dans notre temps.

Si dans le passé, les tapisseries étaient produites pour célébrer des moments majeurs de la vie publique, des grands gestes ou des intrigues de légende, Delphine Dénéréaz tisse des fragments du quotidien, des scènes de rue, des éléments architecturaux communs ou des icônes emblématiques de notre société. Déployant un récit à recomposer, ses décors évoquent souvent l'adolescence, les années de formation et de constitution d'une identité propre.

Parallèlement à ce travail narratif, elle (sur)joue avec un autre sujet cher au genre : l'ornement. Floraux ou géométriques, ses œuvres textiles regorgent de motifs et de textures donnant une charge matérielle aussi bien que visuelle à ses installations.

Pour son exposition personnelle à la Halle, Delphine Dénéréaz ouvre un nouveau chapitre dans ses recherches formelles et thématiques. Elle quitte pour un temps les compositions inspirées des cultures urbaines ou d'éléments fictionnels pour se concentrer sur un imagier davantage bucolique et contemplatif.

Ainsi **Le murmure des simples** suggère le vent qui souffle dans les hautes herbes, un moment de calme dans la nature, un temps suspendu, le parfum d'une fleuraison... Avant même d'avoir vu les œuvres, le titre évoque un certain lyrisme et laisse surgir des images mentales suggestives.

Il se réfère aussi à une manière ancienne, peut-être plus respectueuse et holistique, de cultiver des espèces végétales et des fleurs qui « font du bien¹ ». Ici encore, comme souvent dans l'approche de Delphine Dénéréaz, la rêverie de l'esprit et le geste de la main ne font qu'un.

Ce nouveau projet est donc inspiré des plantes médicinales et des cultures médiévales. L'exposition offre un parcours immersif, parsemé de tapisseries aux allures de planches botaniques et d'installations plus envoutantes ou intimes. Jouant avec un imaginaire lié au jardin ou à l'univers domestique, l'artiste pose un décor paisible qui appelle à « prendre soin » et à la quiétude.

L'exposition s'ouvre avec deux ensembles de tapis de lirette (**Le petit jardin** et **Les planches**) qui, avec le faste propre aux tapisseries d'apparat, propose des images de plantes et

¹ Les simples ou simples médecines (*simplicis medicinae* ou *simplicis herbae* selon ses appellations latines) étaient le nom donné au Moyen Âge aux plantes médicinales. La médecine médiévale était en effet basée sur les vertus de ces herbes. Cette pratique de culture tend aujourd'hui à disparaître. Afin de valoriser ces savoir-faire, ce type d'herboristerie est désormais à l'inventaire du patrimoine national culturel immatériel.

des scènes champêtres. L'image ne se saisit pas en surface, à même le tressage. C'est sa structure interne, l'entrelacement des lorettes, qui lui confère une puissance visuelle et symbolique. Avec une iconographie qui rappelle celle des illustrations naturalistes ainsi que celle des paysages fantasmés de l'Arcadie, l'artiste joue tant sur les références que sur leur anachronisme hors de contexte. De même, les supports d'accrochage sont autant des détails qui surprennent que des signes qui ouvrent à d'autres imaginaires. Ils apportent la douceur d'un geste qui soutient et des inscriptions énigmatiques de potions ensorcelantes. Si elles n'étaient pas tracées au laser sur du Plexiglas, on pourrait croire à des épigrammes tirés d'une gravure ancienne. Encore une fois, l'artiste se place dans un temps suspendu et universel où les repères se confondent.

Plus loin, c'est dans une serre à l'éclairage froid qu'on retrouve des plantes luxuriantes, domestiquées et sauvages à la fois. Dans **Les fleurs continuaient de pousser**, l'artiste exagère le motif floral et végétal pour créer différents plans qui se juxtaposent et fusionnent. Le public y pénètre, mais il peut les observer d'un seul point de vue. Paradoxe ultime de cette installation qui s'érige entre un espace refuge et une zone de liberté.

Le parcours se termine dans une chambre à coucher, le lieu de l'intime par excellence. Là où on se repose, on rêve, on s'aime, on se soigne... Cette chambre est **La chambre de Chloé**, à la beauté fragile, qui mourra d'un nénuphar dans les poumons². La fleur est ici *pharmakon*³, poison et remède à la fois.

L'entrelacement des tissus forme une douce couverture qui mélange des matériaux synthétiques à d'autres naturels ou encore métalliques. Les taches de couleur font penser à un étang avec des plantes flottantes. Le motif floral se démultiplie et se distord devenant kaléidoscopique.

Pour réaliser ce tissage, l'artiste a créé un métier à partir du cadre du lit. L'œuvre est son support, l'outil est l'œuvre.

² Boris Vian, *L'écume des jours* (1947), Christian Bourgois éditeur, 2006. Disponible à la médiathèque.

³ Φάρμακον, en grec ancien.

Audacieuse, l'exposition surprend par le tressage habile qui se dresse dans chaque pièce et par la générosité de la proposition. Une manière, peut-être, de rompre avec les idées reçues et, par ailleurs, affirmer une fabrication manuelle puissante dans la modestie du geste. En effet, d'une part, les paradigmes classiques des beaux-arts imposaient une maîtrise technique vertueuse dont l'apothéose serait la main humaine qui l'a accomplie. D'autre part, une partie de la production en art contemporain bascule dans un autre type de minutie et précision exploitant les avancées technologiques ou des objets manufacturés pour « faire œuvre ».

Aujourd'hui revendiquer le « faire » dans le champ de la création a donc une portée qui touche à une forme de critique sociale. Derrière ces volumes qui séduisent, **Le murmure des simples** est alors une invitation à prendre du recul, à ralentir. Nous évoluons dans une société où aucune matière ne nous est donnée à l'état brut. Tout est transformé, raffiné ou conceptualisé. Nous saisissons ce qui nous entoure par le biais d'images ou par les constructions du langage. Delphine Dénéreaz ouvre ainsi la porte à une « sensibilité tactile⁴», pour un retour à des expériences essentielles, fondamentales, non médiées — qu'elles soient ancrées dans le réel ou qu'elles surgissent dans nos imaginaires.

G.T.

4 Anni Albers, *Du tissage* (1965), les presses du réel, 2021. Disponible à la médiathèque.

Quelques questions à l'artiste

Tu as une formation en arts appliqués, comment as-tu entrepris une voie résolument et essentiellement liée à la création après tes études ?

Depuis assez tôt c'était clair que j'allais me diriger vers un métier créatif. Bien qu'au départ je m'orientais davantage vers le design à la fin de mes études en design textile, j'ai pris conscience qu'il fallait sortir du travail sur commande. Mon travail était purement artistique tant par la forme, le concept, et la direction où je l'imaginai se déployer. Les deux ne sont pas éloignés et j'ai fait mes cinq ans d'études à la Cambre (Bruxelles) qui est avant tout une école d'art. L'histoire de l'art, le dessin, la pratique artistique ont irrigué et nourri mon cursus scolaire de mon bac arts appliqués à l'obtention de mon master. C'étaient ces cours qui en étaient la colonne vertébrale, avec ensuite toutes les spécificités alliées à mon option textile.

Le choix des matières et des techniques que tu utilises n'est pas anodin et relève presque d'un engagement en soi. Peux-tu évoquer la manière dont cela a émergé dans ta pratique ?

J'ai toujours collecté des objets, des matériaux et de manière générale j'ai grandi dans une maison et une famille où on garde tout car « on sait jamais ... ». J'aime les objets, les anecdotes, les gris-gris, les porte-bonheurs, les objets souvenirs... Souvent ils ont peu de valeur financière, mais une immense sentimentalité. En plus d'avoir le besoin de m'inscrire dans une démarche vertueuse, c'était assez naturel de me tourner vers le réemploi textile. Je récupère des tissus chargés d'émotions, d'histoires pour les recycler. Quand c'est des dons, souvent les gens me racontent des histoires qui vont avec : par exemple la pièce de la maison où il y avait ces rideaux passés de mode...

Aussi, pendant mes études nous étions sensibilisé-e-s pour des questions de moyens, mais également de conscience écologique au recyclage. Les matières pouvant être onéreuses, il n'était pas question de gaspiller pour faire des tests

et c'est souvent comme ça que jaillissent de belles découvertes.

En conséquence, est-ce que ce positionnement détermine aussi le choix des formes dans tes œuvres ?

Oui, c'est avant tout un départ de récit intime avec des formes qui appartiennent à l'inconscient collectif, des formes populaires. Les formes, les symboles de mes pièces sont inspirés d'abord de notre époque, nos moyens de communication : smiley, cœurs, certains émojis que je change d'échelle d'architecture visitée ou fantasmée avec un fort intérêt pour le vestige romain, et le néoclassique, et beaucoup de végétation qui prolifère, qui recouvre.

Le motif floral prend une place de plus en plus importante pour devenir un sujet à part entière, c'est aussi une manière de bousculer les lignes de l'art décoratif traditionnel en faisant éclater le cadre conventionnel où la fleur reste bien sage et bien ordonnée.

La tapisserie et le tissage en général produisent des compositions plates — en deux dimensions. Or tes œuvres sont souvent installatives. Est-ce une volonté de sortir du cadre établi ?

Tout à fait, j'avais cette urgence de sortir du plan, du carré que la technique impose. J'avais envie que le textile se déploie dans l'espace qu'il ne soit plus contraint par la technique et je cherche des solutions pour ça, c'est presque une manière de lui donner un nouveau statut, de faire sortir ces arts dits décoratifs du carcan qui leur fut bien trop longtemps imposé.

L'artiste

Née en 1989 à Vaison-La-Romaine, elle vit et travaille à Villedieu dans le Vaucluse. Depuis près de dix ans, Delphine Dénéréaz imagine des installations qu'elle produit grâce à une technique traditionnelle issue de la culture vernaculaire du Moyen Âge, le « tapis de lirette ». Elle développe en parallèle une pratique sculpturale de tissage sur grille à grande échelle qui nourrit des environnements immersifs dans lesquels l'histoire de l'art ou des cultures ancestrales croisent avec jubilation les signes et les artefacts produits par la société contemporaine.

Depuis 2019, elle a effectué de nombreuses résidences en France et à l'étranger. Les œuvres de Delphine Dénéréaz ont été présentées à la Villa Noailles (Hyères, Toulon), à la Friche Belle de Mai, à la Traverse et au festival Marsatac (Marseille), au Consulat (Paris), à la Galerie Slika (Lyon), au centre culturel Fena Al Awwal en Arabie Saoudite.

Delphine Dénéréaz a bénéficié d'une exposition personnelle à la Collection Lambert fin 2023, en 2024 elle a participé à la 1re triennale d'art contemporain de Nîmes, et a produit une œuvre monumentale pour Vent des Forêts (Meuse). Elle était cet été en résidence à la Halle (Pont-en-Royans) pour préparer son exposition personnelle *Le murmure des simples*. De plus, ses projets récents comprennent également une installation *in situ* en novembre 2024 à la Luxembourg Art Week, sa participation à une exposition collective au TAMAT (Tournai, Belgique), une exposition personnelle en avril 2025 à la Chapelle XIV à Paris, et une exposition personnelle en janvier 2025 avec les Abattoirs, FRAC Toulouse.

www.delphinedenereaz.com

Entretien avec l'artiste par Radio Royans en podcast sur notre site web

L'équipe pour l'exposition :

Giulia Turati..... curatrice, directrice du centre d'art
Jonathan Ferrara, Lya Ordoñez..... médiateur·ice culturel·le
Séverine Gorlier..... régisseuse de l'exposition
Mathilde Grenet, Suzanne Albiges..... assistantes de l'artiste

Bureau de l'association :

Marie-Françoise Riboulet..... présidente
Dominique Delattre.....secrétaire
Marc Remise.....trésorier

Médiathèque intercommunale, la Halle :

Cédric Achard..... responsable de la médiathèque
Fabienne Alexandre, Delphine Choulet..... bibliothécaires

L'artiste et la Halle remercient le FabLab Trame/ Les Tracols, tout particulièrement Jean-Philippe Stevenin et Aleksandar Odzakliski.

Un grand merci aussi aux complices des différents ateliers de co-création avec Delphine Dénéreaz : l'IME La providence de Saint-Laurent-en-Royans, La Dynamo de Saint-Antoine-l'Abbaye et les participant·e·s aux stages organisés à La Halle à l'occasion de l'Été culturel 2024.



avant l'expo

Durant l'été 2024, l'artiste a bénéficié d'un temps de résidence sur place et proposé aussi des ateliers de co-création à destination des habitantes et habitants. L'œuvre collective est présentée dans la showcase aux mêmes dates que l'exposition.

Ce projet réalisé grâce au soutien du Ministère de la Culture dans le cadre de PRENDRE L'AIR (du temps), l'Été Culturel en Auvergne-Rhône-Alpes.

autour de l'expo

Soirée pyjama !

Vendredi 31 janvier, 18h30

Pour les petits et leurs parents, en compagnie de nos collègues bibliothécaires, nous vous convions à une soirée pyjama à cheval entre les rayonnages et les salles d'exposition !

En plus, on vous réserve un petit cadeau avec la complicité du Diapason de Saint-Marcellin pour bénéficier du tarif Culture et découverte (5€) lors du spectacle « Chut ! Une pomme » le mercredi 5 février à 15h.

Gratuit, 0-12 ans

Atelier tous publics

Samedi 22 mars, 14h30-17h30

Pour les derniers jours de l'exposition, nous vous donnons rendez-vous pour un ultime temps d'atelier autour du tissage !

Gratuit, à partir de 6 ans

& aussi sur notre façade

Dernières lueurs de *Mur de réconfort* de Flora Moscovici (2023)

Peinture *in situ* qui évolue au fil des saisons jusqu'à son effacement.